



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Charles DICKENS

(Grande-Bretagne)

(1812-1870)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Olivier Twist*', '*David Copperfield*').**

Bonne lecture !

Né à Landport, Portsmouth, le 17 février 1812, il était le fils de John, un petit employé de bureau qui vivait au-dessus de ses moyens, et d'Elizabeth, une femme frivole qui n'aimait que les fêtes et la danse. Aussi souffrit-il dès sa première enfance (où, dit-il « *le petit chaperon rougea été mon premier amour. Je sens que, si j'avais pu l'épouser, j'aurais connu le parfait bonheur.* ») qu'il passa à Londres et à Chatham, dans le Kent, dont les paysages allaient être présents dans une bonne partie de son oeuvre. La prétention inefficace et l'irresponsabilité chronique de son père firent que lui et la famille furent emprisonnés pour dettes dans la prison londonienne de Marshalsea, et que Charles fut obligé, à l'âge de douze ans, de quitter l'école et de travailler pendant six mois dans une fabrique de cirage, la "Warren's blacking factory", où il colla des étiquettes sur les boîtes. Cette expérience précoce de la misère, de l'humiliation et d'une certaine déchéance (même après la libération du père, sa mère avait insisté pour qu'il continue de travailler) le marqua profondément. Décidé à ne pas se conduire comme son père, il reprit ses études et les acheva tant bien que mal, restant toutefois traumatisé par des humiliations et des souffrances qu'il allait ne jamais oublier. Quoiqu'il ait d'abord voulu devenir comédien, il fut, à quinze ans, après une rapide formation de sténographe, clerc d'avoué ; à dix-sept ans, sténographe à la Chambre des Communes. Puis il entra au "*Morning herald*" où il fut un remarquable journaliste parlementaire, et collabora aussi à des journaux humoristiques. Son style s'étant formé sous l'influence de Smollett, de Fielding et des essayistes (depuis Lamb jusqu'à Leigh Hunt), en 1833, il commença à publier dans des périodiques des chroniques drôles et pleines de vie qu'il signait Boz et qu'il réunit dans :

"Sketches by Boz, illustrative of every-day life and every-day people "

(1835)

"Les esquisses de Boz"

Essai

Il s'agit des esquisses de personnages et de lieux que Dickens avait recueillies dans un carnet depuis son plus jeune âge.

Commentaire

Se bornant à continuer la tradition des essayistes du XVIIIe siècle, les "*Esquisses*" nous révèlent que l'auteur fut un observateur original de la vie londonienne dont il décrivit les aspects pathétiques ou grotesques dans ces tableaux colorés et précis de la vie quotidienne. Mais, en somme, à part certains traits de brillant humour, elles ne sont pas des témoignages de génie. Il serait douteux aujourd'hui qu'un livre analogue donne quelque renommée à un écrivain ; mais les contemporains de Dickens pouvaient découvrir un esprit nouveau alors que le livre ne se démarque guère des écrits comiques, d'un comique bien faible, de l'époque. Il est certain qu'à la lumière des œuvres suivantes de Dickens, nous pouvons voir dans sa première une sorte de manifeste du désir de se consacrer à décrire avec une sympathie, parfois exagérée, la bourgeoisie la plus humble, et de la volonté de prouver que dans cette classe sociale d'apparence assez terne, on peut découvrir des personnages de légende et de fable.

Avec des illustrations de Cruikshank, les esquisses furent publiées tout d'abord dans le "Old monthly magazine" (le 1er décembre 1833) et dans le "Evening chronicle", enfin en volume en 1836-1837. En 1838 et en 1840 parurent en appendice "*Sketches of young gentlemen*" ("*Esquisses de jeunes gens*") et "*Sketches of young couples*" ("*Esquisses de jeunes couples*"). Mais c'est seulement en 1880, après la mort de l'auteur, qu'elles furent toutes réunies en un seul volume.

Ces textes obtinrent un tel succès qu'ils attirèrent l'attention des éditeurs Chapman et Hall qui, en 1836, demandèrent à Dickens d'écrire des textes gais pour accompagner une série de vignettes sportives dessinées par le caricaturiste en vogue, Seymour. Dickens aurait dû décrire les aventures

d'un « club de Nemrods » (« Nimrod Club »), dont les membres devaient aller à la chasse, à la pêche, etc. et se trouver ensuite en mauvaise posture à cause de leur inexpérience. Il obtint la permission de changer le but du récit en imaginant un club présidé par un certain M. Pickwick et il inventa des personnages, à la manière picaresque, au fur et à mesure qu'il en apercevait l'opportunité. Les textes parurent d'abord en vingt numéros mensuels d'avril 1836 à novembre 1837 puis furent réunis dans :

“The posthumous papers of the Pickwick club”
(1837)
“Les papiers posthumes du Pickwick Club”

Roman de 780 pages

Ce sont les comptes rendus des réunions du «Pickwick club», par son fondateur et président, M. Samuel Pickwick, et un groupe d'individus très curieux, MM. Tracy Tupman, Auguste Snodgrass, Nathaniel Winkle. Ils doivent faire des rapports sur leurs voyages et leurs aventures respectives ainsi que des observations sur les coutumes et les caractères des hommes.

Pickwick et ses amis vont à Rochester où ils rencontrent un escroc, Jingle, qui risque d'entraîner Winkle dans un duel.

Ils visitent ensuite Dingley Dell, demeure de l'hospitalier M. Wardle ; Jingle fuit avec Rachel, sœur assez mûre de Wardle ; ils sont poursuivis par Wardle et Pickwick ; la femme enlevée est sauvée.

Dans la cour du “Cerf Blanc”, Pickwick et Wardle trouvent un certain Sam Weller en train de nettoyer une paire de souliers et il devient le serviteur de Pickwick.

À Eatanswill, où se déroulent les élections parlementaires, Pickwick fait la connaissance de M. Pott, directeur de l’“Eatanswill gazette”, et de la poétesse Léo Hunter.

À Bury St. Edmunds, Pickwick et Sam Weller sont mystifiés par Jingle et son fidèle serviteur, Job Trotter.

Jingle est poursuivi jusqu'à Ipswich où, la nuit, Pickwick entre involontairement dans la chambre à coucher d'une vieille dame et se trouve impliqué dans une dispute avec M. Peter Magnus, amoureux de cette femme. Il est traîné devant le magistrat, M. Nupkins, sous l'accusation de provocation au duel, et parvient à se faire relâcher, après avoir dénoncé le complot infâme que Jingle avait tramé contre la fille de Nupkins.

La logeuse, Mme Bardell, s'imagine que son pensionnaire, Pickwick, a l'intention de l'épouser, et le cite pour rupture de promesse de mariage ; Pickwick est condamné à payer 750 livres. Comme il refuse d'obtempérer, il est enfermé dans la prison de Fleet ; là, il trouve Jingle et Job Trotter, et leur prête secours.

D'autres épisodes sont :

- les fêtes de Noël à Dingley Dell ;
- la visite à Bath, où la personnalité de Winkle prend un grand relief, tout d'abord dans son aventure avec Dowler, le fanfaron, puis à cause de la cour qu'il fait à Arabelle Allen ;
- les relations entre Tony Weller, père de Sam, et sa deuxième femme, à la mort de cette dernière ;
- la défaite du gros mangeur et ivrogne, M. Stiggins, pasteur adjoint de la “Ebenezer Temperance Association” ;
- les affaires de Bob Sawyer et de Benjamin Allen, étudiants en médecine et ensuite médecins débutants.
- la sœur d'Allen, Annabelle, se marie avec Winkle ;
- Emily Wardle se marie avec Snodgrass.

Commentaire

Ces textes, véritable chef-d'œuvre d'humour, marquèrent le véritable début littéraire de Dickens. À l'intérieur du cadre des comtes rendus sont campés les incidents et les personnages (plus de soixante

et presque tous comiques). Un véritable univers évolue et s'agite dans cette fraîche création de jeunesse où il n'y a pas une page où l'on ne trouve, étincelante et parfaite, une manière de conter totalement réussie ou qui ne reflète dans son style les humeurs changeantes des personnages. Elle contenait en puissance presque toute son œuvre postérieure.

Dans la tradition du roman picaresque, les aventures de Pickwick et celles de ses compagnons alternent avec les récits de différents personnages, la trame n'étant guère qu'un prétexte pour mettre en scène une myriade de personnages, gentilshommes et gens du peuple, le lien, très faible, entre les épisodes étant constitué par la personnalité du jovial Pickwick. Ainsi, les lignes fluides de ces histoires sont bien plus charmantes que les intrigues compliquées et les caractères bien bâtis des ouvrages de la maturité de Dickens. Tout d'abord, il accepta passivement la structure du roman picaresque, l'histoire n'ayant qu'un intérêt médiocre. Puis il y introduisit les créations originales de son imagination, et l'introduction de Weller, qui joua le rôle de catalyseur, fit prendre une allure toute différente au roman.

M. Pickwick, avec ses idées austères sur la vie, est une sorte de Don Quichotte inversé à qui les aventures viennent sans qu'il les appelle. L'optimisme de ce gros bonhomme comique allait conquérir l'Angleterre. Il est devenu un type éternel.

Toutefois, le personnage le plus original est Sam Weller, philosophe réaliste, qui, sorte de Sancho Pança, prend le contre-pied de l'idéalisme de Pickwick et qui est animé par un esprit pratique débordant de vitalité et d'humour.

Le couple Pickwick-Sam Weller repète, bien que dans une moindre mesure, le miracle de Cervantès, en présentant deux caractères comiques qui dépassent, à cause de leur signification humaine, les limites d'une extravagante excentricité.

À l'exception d'un ou deux individus (comme M. Wardle), tous les autres personnages sont des filous, des charlatans ou des extravagants comme M. Pott ou le jaloux M. Magnus, ou encore le grotesque Gros Bonhomme (« *the Fat Boy* ») ; des filous et des escrocs comme Stiggins, Jingle et son fidèle Job Trotter, ou les avocats Dodson et Fogg. De nombreux snobs font leur apparition dans le récit du séjour à Bath ; Allen et Sawyer sont des caricatures de médecins dépassant le ton de la plaisanterie malicieuse pure et simple.

Sans abandonner tout esprit satirique, l'œuvre célèbre avec gaieté une certaine Angleterre où les conventions sociales les plus absurdes engendrent une poésie inattendue. Il en ressort l'image idéalisée et nostalgique d'une Angleterre excentrique et cordiale, originale et riche d'une humanité bigarrée. Comme il se doit dans tout bon roman victorien, le livre s'achève par des mariages.

Les quatre premiers numéros n'eurent pas une vente très importante. Mais, quand Seymour, découragé, se suicida et fut remplacé par un de ses confrères de talent, qui signait Phiz, qu'apparut Sam Weller, les ventes passèrent de quatre cents à quarante mille exemplaires par mois en novembre 1837. Pickwick était devenu un personnage populaire, et les mots prononcés par Sam Weller couraient de bouche en bouche.

Ce fut pour Dickens le succès, le début de la gloire et de la fortune. Il avait trouvé sa voie. Sa carrière débuta alors que commençait le règne de la reine Victoria, qui fut marqué par la révolution industrielle mais aussi par de graves inégalités sociales, qui allaient constituer la matière de son œuvre.

En 1836, il épousa Catherine Hogarth, fille d'un éditeur, qui allait lui donner dix enfants, le couple n'étant pourtant jamais heureux, car l'écrivain était attiré par la sœur de son épouse, Mary Hogarth, qui mourut jeune, et entretenit une amitié de toute une vie avec une autre sœur, Georgina Hogarth.

Les romans suivants sortirent par fascicules mensuels avec les conférences et les représentations théâtrales qu'il organisait et où il se produisait aussi comme acteur.

“*Oliver Twist or The parish boy’s progress*”

(1838)

“*Olivier Twist*”

Roman

Olivier Twist, né de parents inconnus et abandonné dans un hospice, est la victime du système d'éducation auquel sont soumis tous ses semblables. Bumble, le bedeau de la paroisse, prend un plaisir ignoble à fouetter le malheureux enfant, de sorte qu'à l'âge de neuf ans, il s'enfuit et se rend à Londres à pied. Affamé, il frappe à une porte mais est chassé. Recueilli inanimé au bord de la route, il est soigné par une vieille dame qui, malgré le peu qu'elle ait, lui prodigue des soins et lui donne à manger. Il se retrouve dans un atelier, puis est placé en apprentissage dans une maison de pompes funèbres. Il aboutit dans un sinistre dépôt de mendicité dont il est renvoyé pour avoir osé redemander du gruau.

Un jeune garçon le livre à une bande de voleurs et de prostituées, qui a pour chef le vieux Moses Fagin, un juif receleur, dont le repaire est une grande maison en ruine, sise dans les quartiers pauvres. Les principaux membres de la troupe sont : le jeune voleur-à-la-tire Artful Dogger (« filou »), celui-là même qui a entraîné Olivier ; le cambrioleur Bill Sikes, véritable brute, et sa compagne Nancy ; Charley, Bates et le lâche Noah Claypole. Les uns et les autres cherchent à faire de leur nouvelle recrue un délinquant à leur service en lui apprenant à voler. Quelque temps, Olivier échappe à ses sinistres compagnons et il est recueilli par un M. Brownlow. Repris par la bande, il est livré à un immonde personnage, le sieur Monks, qui entreprend de l'instruire dans les secrets du métier. Olivier accompagne Bill Sikes et le seconde dans une tentative d'effraction ; il est blessé par une arme à feu. C'est alors qu'une certaine Mme Maylie et sa protégée, Rose, viennent à son secours et le traitent avec une grande bonté. Elles l'hébergent quelque temps. Mais le courant de cette vie aventureuse l'emporte encore. Désireuse de se racheter, Nancy révèle à Rose que Monks connaît les parents d'Olivier, qu'il veut détruire toute preuve, et qu'il existe une parenté entre Olivier et Rose. Mais Nancy paie de sa vie cette bonne action. Mis au courant des démarches de sa compagne, Bill Sikes la tue. On donne la chasse à l'assassin, qui meurt accidentellement. Le reste de la bande est livré à la justice et Fagin condamné à mort.

Menacé d'une dénonciation, Monks se donne pour le frère d'Olivier. Il révèle que l'enfant est le fils illégitime d'Edwin Leeford et de l'infortunée petite Agnès Fleming. La femme légitime de Leeford s'était présentée au père d'Agnès, pour lui découvrir l'infidélité de son époux et le déshonneur de sa fille ; de sorte que le vieillard était mort de chagrin et que la jeune fille s'était enfuie. De son côté, Monks avait assisté la femme de Leeford sur son lit de mort et lui avait juré de perdre Olivier. Et c'est pourquoi il avait tenté d'en faire un jeune filou. Du même coup, l'on s'aperçoit que Rose est la sœur de la pauvre Agnès Fleming, et donc la tante d'Olivier. L'un et l'autre sont adoptés par M. Brownlow. Monks émigre et meurt en prison. Bumble achève misérablement son existence dans cet hospice dont il était autrefois directeur.

Commentaire

Cette sombre histoire d'un orphelin maltraité, précipité dans un monde cruel, qui découvre la vraie nature de ceux qui l'entourent, où le destin fait triompher sa bonne nature en permettant que soit connu le secret de sa naissance illégitime mais noble, intrigue assez conventionnelle qui cherche à provoquer l'émotion sans toujours éviter la sensiblerie, qui, dans son moralisme un peu mièvre, aboutit au triomphe des bons sur les méchants, après que les uns et les autres ont connu maintes tribulations, histoire universelle mais trop manichéenne, est un sommet du genre mélo. Le personnage d'Olivier est quelque peu insipide à force d'être angélique. Fagin a souvent l'air d'un épouvantail et son personnage est fort peu vraisemblable. Mais on ne peut dénier une présence étonnante à Bill Sikes, à Nancy, sa compagne, et à certains de leurs associés.

Ce roman initiatique, qui montre un apprentissage de la vie, est aussi une œuvre de tendance sociale et philanthropique, qui cherche à détruire cette fausse image que les romanciers d'alors donnaient du

monde des délinquants. Dickens visait plus particulièrement les romans de W. H. Ainsworth et ceux de E. Bulwer-Lytton. En peignant le monde de la pègre dans des tableaux hallucinants des bas-fonds de Londres, il se donna pour tâche de montrer comment naît la criminalité, comment une vie de perdition est loin d'être cette expérience intéressante dont parlent les romantiques, dans quel état de déréliction la société du temps condamnait l'enfance. Avec une délicieuse ironie, il se livra à la satire des bourgeois rougeauds et confits dans leurs richesses

Pourtant, ce roman social et philanthropique, caractéristique du premier Dickens, de son intérêt pour les jeunes, pour leur exploitation, qui parvint à ébranler la bonne conscience de la bourgeoisie anglaise, confortait par ailleurs plus d'un préjugé. Ainsi, tout au long du roman, Dickens parle du «*juif*» Moses Fagin qui apprend à Oliver à devenir voleur. Il en fit une caricature du juif exploiteur, un nouveau Shylock, un des plus mémorables «méchants» de la littérature anglaise. Ce fut encore accentué par l'illustrateur George Cruikshank qui lui ajouta un nez crochu. En 1867, Dickens, pris de remords, voulut supprimer du texte les références à la judéité de son personnage, mais il recula devant la surabondance des éditions de son best-seller. Et le criminel resta juif. En 2004, le dessinateur américain Eisner, dans "*Fagin le juif*", a rendu justice au personnage en imaginant sa jeunesse : il fit de lui un de ces immigrés tardifs venus d'Europe de l'Est qui, de par leur judéité même, ne furent jamais acceptés par les Anglais et durent se rabattre sur la marginalité des bas-fonds pour survivre.

Charles Dickens publia son roman tout d'abord en livraisons au cours des années 1837 et 1838, puis sous forme de volume en 1838.

Le roman connut des dizaines d'adaptations au cinéma. Citons celles-ci en particulier :

- en 1948, David Lean en donna une version classique, avec Alec Guinness dans le rôle de Fagin ;
- en 1968, Carol Reed en fit une comédie musicale : "*Oliver !*" ;
- en 2004, le réalisateur canadien Jacob Tierney campa l'histoire dans l'univers de la prostitution mâle à Toronto et mit l'accent sur un personnage secondaire, Artful Dodger, qu'il rendit beaucoup plus complexe que l'angélique Oliver ;
- en 2006, Roman Polanski voulut faire plaisir à ses propres enfants en tournant un film qui leur serait destiné. Il trouva, dans l'univers intrigant de Dickens, une résonance avec ses souvenirs de jeunot perdu dans le ghetto de Cracovie. Même si le scénariste Ronald Harwood élagua le texte de ramifications superflues pour un film, le réalisateur resta fidèle à l'atmosphère de l'époque, à la complexité des personnages, à la conscience sociale du roman. Barney Clark, mignonnet avec ses yeux tristes et son visage lunaire, composa un Olivier crédible mais peu expressif. Ben Kingsley, plus cabotin que jamais dans la peau de l'avare exploiteur d'enfants Fagin, méconnaissable sous la barbe et les oripeaux, voûté, fantasque, révélant au plus juste les tourments que peut causer la plongée dans le mal (comme dans la dernière scène de prison), parvint à humaniser le rôle dans une prestation d'onctuosité et de perfidie vraiment savoureuse, prouvant encore (s'il en était besoin encore après une si brillante carrière) qu'il est capable de rendre à un degré émouvant les personnages les plus troublants, les moins sympathiques ou les plus énigmatiques. Ce Fagin aussi stupéfiant qu'attachant fait même de l'ombre au légendaire Alec Guinness. Mais, d'un des plus grands metteurs en scène du monde, on attendait une version du roman plus surprenante : d'une indiscutable maîtrise formelle, l'œuvre souffre d'un léger déficit d'émotion. Irréprochable sur le plan esthétique, le "*Oliver Twist*" de Polanski participe d'un grand souci réaliste. Costumes et accessoires, éclairages et décors (le Londres du XIXe ayant, en fait, été efficacement recréé à Prague), tout est au point. Polanski a eu la géniale idée d'utiliser, lors du déroulement de ses deux génériques, les gravures de Gustave Doré qui avaient illustré l'œuvre lors de sa publication en français, au XIXe siècle. Ce qui indique bien le style, la manière et le respect avec lequel le réalisateur a abordé avec sensibilité l'œuvre de Dickens. Ainsi, la toile de fond rend le climat, l'environnement et les conditions de vie caractérisant une époque embrumée (un mélange de pollution, d'élégance, de pauvreté extrême et de richesse indécente) dans lequel plusieurs personnages évoluent. Cependant, en s'effaçant derrière l'œuvre, Polanski a oublié de s'investir personnellement. En dépeignant l'orphelinat où souffre son jeune héros, puis sa fuite éperdue vers Londres, il renoua avec l'inspiration de ses meilleurs films. Et, une fois encore, il dépeignit l'itinéraire existentiel, mi-absurde, mi-terrifiant, d'un personnage ballotté par un destin dont il ne maîtrise pas le cours. Hélas, le film, par ailleurs d'une qualité formelle constante, devient plus

prévisible par la suite, comme si le cinéaste avait hésité entre la reconstitution fidèle et l'appropriation subjective de l'oeuvre de Dickens. Résultat : un film absolument respectable mais qui risque de décevoir les amateurs de Polanski qui regretteront le manque d'audace, les autres déplorant son étrangeté diffuse. On ne sait jamais trop à quel public s'adressent les différentes versions d'"*Oliver Twist*". Celle de Polanski, même s'il a voulu faire plaisir à ses propres enfants en tournant un film qui leur serait destiné, même s'il a tenté de créer des personnages un peu moins caricaturaux que ne le voulait le roman de Dickens, rencontre le même obstacle que les précédentes : la cruauté de l'histoire est choquante pour la clientèle enfantine à laquelle le film se destine. Une rencontre ultime d'Olivier avec Fagin fut inventée pour offrir aux vieux grigou une certaine rédemption. On a aussi fait d'"*Oliver Twist*" des dessins animés, des bandes dessinées.

"The life and adventures of Nicolas Nickleby"

(1839)

'Nicholas Nickleby'

Roman

Nicolas (jeune garçon âgé de dix-neuf ans et doué de sentiments généreux), sa mère et sa sœur Kate (bonnes personnes, mais fort ennuyeuses), restent sans un sou à la mort du chef de famille. Ils en appellent alors aux bons sentiments de l'oncle Ralph Nickleby, le type même de l'avare et du tyran, qu'indisposent fort évidemment les allures indépendantes de Nicolas. Le jeune homme est placé comme surveillant à Dotheboys Hall, où Wackford Squeers, sous prétexte d'éducation, maltraite et fait mourir de faim une quarantaine de petits garçons, ayant choisi pour souffre-douleur le malheureux Smike, qui est un peu simple d'esprit. Cet indigne spectacle fait perdre à Nicolas tout contrôle sur lui-même : il bâtonne Squeers et s'enfuit avec Smike, qui lui est désespérément attaché. Les deux compagnons arrivent à subsister quelque temps en jouant dans une troupe de province, dont le directeur est Vincent Crummles ; puis ils entrent au service des frères Cheeryble. Ils arrivent à temps pour sauver la sœur de Nicolas, Kate, que sir Mulberry Hawk cherchait à séduire, et qui était alors en apprentissage chez une couturière, Mme Mantalini. Enfin Nicolas parvient à rendre un foyer à sa mère et à sa sœur. Ayant fait la connaissance de Madeline Bray, une jeune fille douée des plus grands mérites, il tombe amoureux d'elle. Madeline vit au côté d'un père égoïste et semble être une victime toute désignée pour les noires intrigues de l'oncle Nickleby et d'un autre usurier de la même eau, l'infâme Gride, qui remue ciel et terre pour obtenir sa main. Exaspéré de voir échouer ses plans, et attribuant cet insuccès à Nicolas, l'oncle Ralph s'efforce de créer un malentendu entre son neveu et Smike. afin de les détacher l'un de l'autre. Smike succombe à ces machinations. Toutes les menées de Ralph sont mises au jour, grâce à Newman Noggs, son extravagant employé. Se voyant au bord de la ruine, menacé d'une mise en accusation publique, et bouleversé d'avoir découvert que Smike est son propre fils, Ralph se pend. Nicolas épouse Madeline, et Kate le neveu des Cheeryble, Frank ; Squeers est déporté et Gride assassiné.

Commentaire

Dans ce plus théâtral des romans de Dickens fut dénoncé de nouveau l'état de déréliction auquel la société du temps condamnait l'enfance. Il se proposa de dénoncer les traitements scandaleux qui étaient infligés aux enfants par les marchands de soupe qu'étaient les directeurs des écoles privées du Yorkshire, ce dont il avait pu se rendre compte personnellement. Quelques scènes de ce roman, pour lequel il s'inspira de Smollett, sont dignes de l'auteur des "*Aventures de Roderick Random*" et du "*Voyage de Humphry Clinker*".

L'intrigue est gauche et compliquée, et elle ne sert qu'à mettre en contact, avec un grand déploiement de pittoresque, les personnages les plus divers, pour la plupart excentriques.

Le génie de Dickens se manifeste non seulement à travers les portraits qu'il trace des personnages de premier plan, mais encore à travers toute une série de silhouettes campées avec vivacité et un

extrême bonheur. Les uns et les autres sont plus ou moins directement intéressés à la fortune de Nicolas. Il faut citer Mme Nickleby, avec ses allusions incohérentes et perpétuelles au passé ; Vincent Crummies ; Newman Noggs, le grand seigneur déchu ; la jalouse et contrariante miss Knag ; les Lillyvick et les quatre demoiselles Kenwig, et surtout le monumental et bouffon Mantalini, caricature du maître de danse anglais, qui s'est donné un nom italien pour attirer la clientèle.

On ne peut que louer, comme toujours, ces descriptions mélancoliques de certains quartiers de Londres, où excelle Dickens : Golden Square, Snow Hill, les alentours de la King's Bench Prison, City Square.

Charles Dickens avait conçu, sous le titre "*Master Humphrey's clock*" ("*L'horloge de maître Humphrey*"), le projet d'un vaste ensemble de nouvelles qui donnerait lieu à une publication mensuelle. Fit l'objet d'une première livraison :

"*The old curiosity shop*"

(1840)

"*Le magasin d'antiquités*"

Roman

La ravissante Nell Trent («*la petite Nelly*») demeure avec son grand-père dans une pauvre et triste boutique d'antiquaire où sa jeunesse contraste étrangement avec les vieilleries poussiéreuses qui l'entourent. Elle soigne son aïeul avec beaucoup de dévouement. Le vieil homme est réduit à la misère par l'un de ses gendres et par le propre frère de Nelly (Fred, un vaurien), si bien qu'il doit emprunter de l'argent à Daniel Quilp, nain difforme et méchant. Il perd au jeu, à l'insu de tous : en effet, le malheureux a tenté la chance pour refaire sa fortune et pourvoir à l'avenir de sa petite-fille. Lorsque Daniel Quilp, qui avait toujours pensé avoir affaire à un riche avare, apprend de quoi il retourne, il fait mettre aussitôt le magasin sous séquestre. Le vieillard et la jeune fille doivent s'enfuir : les voici errant à travers l'Angleterre comme des miséreux, obsédés par la crainte d'être découverts par Quilp, faisant route parfois avec des marchands ambulants, des montreurs de marionnettes, avec la propriétaire d'un musée de figures de cire, etc. ; il leur arrive de rencontrer des âmes charitables, dont un maître d'école dans un petit village. Les deux vagabonds trouvent enfin asile dans une humble chaumière, tout près d'une église de campagne dont ils doivent assurer l'entretien. Mais les épreuves et les privations ont épuisé la pauvre Nelly, qui ne tarde pas à succomber ; son grand-père la suit bientôt dans la tombe. Quant à Quilp, il meurt enlisé dans la vase de la Tamise au moment où il va être arrêté.

Commentaire

Ce roman est une variation sur le thème de la jeune fille persécutée, sur l'état de déréliction auquel la société du temps condamnait l'enfance. Ici, le personnage odieux est le monstrueux Quilp, nain difforme et méchant qui rappelle quelque peu le Richard III de Shakespeare ; il prend avec Nelly le ton à la fois badin et féroce du loup de la fable. La vie de cette pure jeune fille, son abnégation étaient bien en harmonie avec la sensibilité de l'ère victorienne. Pourtant, les principaux personnages ne sont pas les mieux dessinés ; plus réussies sont les figures épisodiques, ces portraits d'humbles gens dans lesquels Dickens excelle et où son imagination peut se donner libre cours en créant, avec une grande poésie, une réalité qui est plus touchante que la banale réalité : tels sont, par exemple, les montreurs de marionnettes Codlin et Short, qui accompagnent la petite Nelly et le grand-père pendant quelque temps ; Mme Jarley, propriétaire du musée de figurines de cire ; Jerry et ses chiens savants ; un brave garçon du nom de Kit Nubbles, qui aime Nelly, et encourt pour cela la colère de Quilp et risque d'être déporté à la suite des machinations du nain.

Dickens a identifié «*la petite Nelly*» avec le souvenir de sa jeune belle-sœur, Mary Hogarth, morte en 1837. De même, certains autres personnages sont empruntés à la vie courante ; grâce à ses dons d'observation, et l'imagination aidant, il a su créer des types caractéristiques et d'une criante vérité : Dick Swiveller, un mauvais gremlin ami de Fred Trent, que Quilp utilise à ses fins, en le plaçant chez son associé l'avoué Sampson Brass ; la «*marquise*», femme de ménage de la famille Brass (qui se compose de l'avoué et de sa sœur Sally, une mégère) ; entre Dick et la «*marquise*» se noue une idylle comme entre un chevalier errant et une captive arrachée à sa prison, idylle qui se termine par un mariage ; enfin le monstrueux trio formé par Brass, sa sœur et leur complice Quilp, incarnation de la laideur morale, véritable démon.

La description des docks, où se trouve le bouge de Quilp, est l'une des pages les plus puissantes de Dickens. À la faveur des pérégrinations de la jeune fille et du vieillard, il nous montre mille aspects de l'Angleterre : grandes routes, champs de courses, faubourgs industriels ; certains détails sont inoubliables, bien qu'à peine esquissés (par exemple, cette vision de l'homme tombé en contemplation devant le foyer d'une fonderie).

En 1841, la nouvelle fut détachée et publiée sous forme de roman.

Le roman fut particulièrement apprécié par Edgar Poe qui put faire part de son admiration à Dickens qu'il rencontra, à Philadelphie, le 6 mars 1842.

Fit l'objet d'une seconde livraison dans le cadre de «*L'horloge de maître Humphrey*» ce qui allait être le premier des deux romans historiques de Dickens :

«*Barnaby Rudge : A tale of the Riots of Eighty*»

(1841)

«*Barnabé Rudge*»

Roman

En 1755, survint un mystérieux événement : l'assassinat de Reuben Haredale, un petit hobereau. Geoffrey Haredale son frère, qui était catholique, était l'ennemi de sir John Chester. En 1780, le fils de ce dernier, Edward, devient amoureux de la petite-fille de Haredale, Emma. Mais leurs parents respectifs, en raison de leur haine réciproque, s'entendent pour leur interdire le mariage. C'est alors que surviennent les émeutes antipapistes de Gordon, secrètement fomentées par le louche Chester. La maison de Haredale est incendiée et Emma enlevée. Edward sauve la vie de Haredale et d'Emma, et obtient de celui-ci la permission d'épouser la jeune fille. Au cours des émeutes réapparaît l'assassin de Reuben Haredale, l'intendant Rudge, père de Barnabé, qui est né idiot, à cause de l'émotion que sa mère a éprouvée en apprenant le crime dont son mari s'était rendu coupable. Rudge avait mis ses vêtements sur le dos d'une autre victime qu'il avait jetée dans un étang. Rudge finalement raconte son crime. Chester est tué en duel par Haredale.

Commentaire

Dans ce roman historique sur l'insurrection anticatholique connue sous le nom de «*Gordon riots*», survenue à Londres en 1780, Dickens fut influencé par Carlyle dont il était l'un des admirateurs. La prédication sociale de Carlyle, sa compassion pour les victimes du machinisme industriel et du «laisser-faire» capitaliste, fit entendre ici son écho.

L'œuvre, qui se ressent aussi de l'influence de «*La prison d'Édimbourg*» de Scott, est un roman grandiose dans le style gothique, remarquable surtout par la description des émeutes qui terrorisèrent Londres pendant plusieurs jours, par certains tableaux de la capitale anglaise (les rues tortueuses, la vieille auberge de la Cocagne) ; par le pathétique personnage de Barnabé, par le vigoureux serrurier, Gabriel Varden, avec son irascible épouse et sa fille, Dolly (une coquette), par le petit Simon Tappertit (à l'esprit ambitieux et chimérique) et par toute une série de personnages secondaires parmi lesquels

Grip, le corbeau de Barnabé. Sous les traits grotesques du sinistre sir John Chester, Dickens tentait de faire la caricature du fameux lord Chesterfield (1694-1773) qu'il ne pouvait comprendre. On trouve dans le roman un corbeau parlant, Grip, qui aurait inspiré à Poe son poème "*Le corbeau*".

Dickens renonça au projet de "*L'horloge de maître Humphrey*".

En 1842, il fit un voyage de six mois en Amérique du Nord où il fut ovationné. À Montréal, il monta un spectacle de comédie, "*Un Roland pour un Olivier*", où se rua toute l'élite anglophone de la ville. Mais il préféra le Québec français. Aux États-Unis, il fut déçu car il avait espéré y trouver ses idéaux de justice et de liberté incarnés dans la jeune démocratie américaine. Il déplut quelque peu par ses protestations contre le matérialisme primaire, contre l'esclavagisme, contre le manque de respect des droits d'auteur car ce qui était édité hors des États-Unis ne coûtait rien. Le 6 mars, il rencontra Edgar Poe et discuta avec lui du piratage des livres anglais aux États-Unis, dont ils étaient tous deux victimes: l'Anglais pour être piratable à merci, l'Américain pour être invendable ; ils envisagèrent l'instauration d'un copyright international. Dickens lui promit de lui trouver un éditeur en Angleterre. Il répliqua par d'âpres critiques dans :

"American notes"

(1842)

"Notes américaines"

Essai

Dickens livra les impressions fort attrayantes qu'il avait recueillies au cours de son voyage en Amérique et plus particulièrement aux États-Unis, dénonça le caractère taciturne des Américains qu'il attribuait à leur amour du commerce, à leur rapacité qui limitait leurs intérêts et les rendait réticents à communiquer volontairement des informations par crainte de se livrer ainsi à un compétiteur.

Commentaire

Cet ouvrage socio-humoristique frigorifia à jamais les rapports de Dickens avec l'Oncle Sam.

Dickens poursuivit sa critique des États-Unis dans :

"The life and adventures of Martin Chuzzlewit"

(1843)

"Martin Chuzzlewit"

Roman

Martin Chuzzlewit, riche Anglais, est devenu misanthrope par suite de l'avidité des membres de sa famille. Il a élevé Mary Graham, une jeune orpheline qui le sert et qu'il considère comme sa fille. Par ailleurs, il a un petit-fils nommé comme lui Martin Chuzzlewit qui s'éprend de l'orpheline. Mais l'oncle du jeune homme lui refuse sa confiance, le chasse et le fait renvoyer de chez M. Pecksniff, architecte, où il était en stage. Se voyant incapable de se tirer autrement d'affaire, le jeune homme part pour les États-Unis en compagnie de son valet de chambre, Mark Tapley. Son optimisme le pousse à croire qu'il y fera fortune. Il y est employé comme architecte par l'"Eden land corporation", une société frauduleuse qui lui fait perdre de l'argent et dont les agissements le mettent à deux doigts de la mort. Martin revient alors en Angleterre, guéri à tout jamais de son égoïsme par cette expérience. Pendant ce temps, l'oncle Chuzzlewit est allé vivre avec Mary, la jeune orpheline, chez l'architecte Pecksniff,

dont il découvre la bassesse et l'hypocrisie. En effet, il ne prétend à rien moins qu'à contraindre Mary à l'épouser. Ce revirement amène la rentrée en grâce de Martin Chuzzlewit, qui peut enfin obtenir la main de celle qu'il aime.

Au second plan se déroule l'histoire de Jonas Chuzzlewit, parent du vieux Chuzzlewit, un coquin de la meilleure espèce. Jonas cherche à assassiner son père, maltraite sa femme (Mercy, une des filles de Pecksniff), tue le directeur d'une compagnie d'assurances par lequel il a été trompé et rançonné, et s'empoisonne une fois que son acte a été découvert.

Commentaire

Le roman, inspiré à Dickens par son voyage aux États-Unis, présente une intrigue conventionnelle où les personnages principaux ne servent en quelque sorte que de leviers pour mettre en branle la satire provoquée par sa déception car il avait espéré y trouver ses idéaux de justice et de liberté incarnés dans la jeune démocratie américaine. Mais, l'histoire se passant tantôt aux États-Unis, tantôt en Angleterre, il dénonça autant la tartuferie britannique que la rapacité américaine.

Les États-unis fournirent les motifs de caricatures grossières (comme celles de M. Jefferson Brick et de Mme Hominy), d'une violente satire de certains aspects de la vie, l'épisode de l'"Eden land corporation" provoquant la colère des Américains.

Mais l'Angleterre fut aussi une mine précieuse d'où il tira des silhouettes inoubliables, comme celles de Pecksniff, le parfait hypocrite, de Sara Gamp, l'infirmière, de M. Mould, de Mme Todgers et de Tom Pinch, le fidèle assistant de Pecksniff. Le vieux Chuzzlewit n'est pas sans rappeler une des pittoresques créatures de Fielding (voir "*Vie de Jonathan Wild le grand*"). Pour le personnage de Jonas, Dickens s'est inspiré du fameux Thomas Griffiths Wainwright, critique d'art, et empoisonneur auquel Oscar Wilde devait consacrer, par la suite, un de ses plus célèbres essais : "*Pen, pencil and poison*" ("*Plume, crayon, poison*"), qui fait partie des "*Intentions*".

En 1843, Dickens fit un voyage en France et en Italie, au cours duquel il rédigea en partie :

"A Christmas carol"

(1843)

"Un cantique de Noël"

Nouvelle

À Londres, en 1843, à la veille de Noël, Ebenizer Scrooge, un vieux commerçant et usurier avaricieux, au cœur de pierre, qui exploite sans vergogne son employé modeste, un homme au cœur d'or qui trime dur pour son pauvre fils malade, Tiny Tim, se targue de n'être jamais touché par la magie du temps des fêtes et se déclare prêt à planter une branche de gui à travers le cœur de ceux qui oseraient lui souhaiter «*Merry Christmas !*» Mais il reçoit la visite de quatre spectres qui reviennent sur terre pour le tirer du lit, éveiller sa conscience et l'obliger à se rendre compte de l'inutilité de la vie solitaire et matérialiste qu'il mène. Afin de lui ouvrir les yeux, ils lui montrent sa vie passée, le présent où il méprise les malheurs d'autrui, et même l'avenir où il risque de subir un châtement pour son égoïsme. Il en éprouve tant de peur qu'il devient un patron compréhensif et un oncle généreux.

Commentaire

L'antipathique et acariâtre Ebenizer Scrooge, digne descendant d'Harpagon, du fait de la métamorphose qui le rend soudain capable de générosité et de compassion pour ses semblables, lui fait découvrir que l'argent n'est pas la seule chose qui compte, est davantage une allégorie que le sujet d'une étude psychologique. Ce conte moraliste, qui illustre tout l'humour, le flegme, la fantaisie et l'intelligence de Dickens, est le plus populaire de ses contes et il a habité l'imaginaire de millions

d'enfants, de génération en génération. Dans le monde anglo-saxon, une tradition veut qu'on le lise à voix haute après le repas de Noël.

D'autre part, de ce texte narratif sans dialogues mais plein d'images, on a souvent fait un spectacle, en l'adaptant pour le théâtre et pour le cinéma. Il en existe même une version Picsou et Donald, ainsi, bien sûr, que la version hollywoodienne, "Grinch".

En 2002, à Montréal, le metteur en scène fantaisiste et irrévérencieux Jean-Guy Legault le transforma en psychopathe.

Le succès obtenu avec "Un cantique de Noël" incita Dickens à continuer sur cette voie, à écrire d'autres contes au cours des années 1840, pour entretenir ce qu'il appelait « *the carol philosophy* », pour « *frapper un coup de marteau-pilon* » en faveur des pauvres, des non-instruits et des opprimés. En 1844, il séjourna en Italie, et ce fut à Gênes qu'il rédigea :

"The chimes : a goblin story of some bells that ran an old year out and a new year in"

(1844)

"Le carillon"

Nouvelle

Trotty Veck est un pauvre messenger, qui a une jolie fille, Meg, qui est fiancée à un jeune et beau forgeron. Ce couple heureux prend son repas avec Trotty sur les marches de la demeure d'une riche famille quand ils font face à deux fonctionnaires, qui disent aux deux jeunes gens qu'ils ne doivent pas se marier parce qu'ils sont fondamentalement mauvais. Après cet exposé, Richard et Meg se querellent. Mais Trotty accepte ce jugement sans protester parce qu'il croit ce qui lui a été dit tout au long de sa vie : lui et ses voisins sont nés mauvais.

Il se réveille au milieu de la nuit, pensant qu'il entend le carillon des cloches d'une église du voisinage qui l'appellent. Il se hisse dans le clocher et le trouve qui grouille de fantômes. L'esprit du carillon lui montre le sombre avenir qui attend sa famille et ses amis à moins qu'il ne surmonte la piètre estime qu'il a de lui-même. Trotty est si effrayé qu'il retrouve sa foi dans l'essentielle dignité humaine. Et tous vivent heureux ensuite.

Commentaire

"Le carillon" est le pendant d'"Un cantique de Noël" mais souffre de la comparaison, en partie parce que Dickens était meilleur critique social que psychologue. Dans "Un cantique de Noël", les trois spectres corrigent Scrooge en le forçant à envisager le mal qu'il a fait et en lui assurant qu'il n'est pas trop tard pour changer. Dans "Le carillon", les maux sociaux seront surmontés quand le pauvre aura suscité l'estime de soi. Mais la transformation de Trotty est complètement incroyable. Et « l'effet domino » que Dickens développe laborieusement est ridicule. Comment la faible image de soi qu'a Trotty pourrait-elle condamner sa fille à une vie de prostituée?

Dickens écrivit la nouvelle à Gênes, et il avoua que lui avait manqué l'inspiration que lui donnaient les rues de Londres.

“The cricket on the hearth”

(1845)

“Le grillon du foyer”

Nouvelle

Le vieux John Peerybingle vit heureux avec sa jeune femme, Dot, bien que la sincérité des sentiments de celle-ci soit mise en doute par le malicieux vieillard Tackleton, qui est lui-même sur le point d'épouser une femme plus jeune que lui, May Fielding. Ces insinuations semblent être confirmées par le fait qu'un vieillard excentrique vient habiter avec les Peerybingle. John le découvre un jour transformé en un beau jeune homme, alors qu'il a ôté sa perruque, au cours d'une conversation intime avec Dot. John consulte le grillon du foyer, dont la gazouillante Dot lui a dit qu'il est le « *génie du foyer domestique* », qu'il apporte la chance. Le grillon lui assure que tout se finira bien. Il remercie le petit dieu domestique, décide de ne faire aucun cas des méchancetés de Tackleton et de pardonner la faute de sa femme, qu'il attribue à l'incompatibilité de leurs âges et de leurs caractères. Mais, ensuite, le malentendu est éclairci ; il se révèle qu'il n'a rien à pardonner : le jeune homme est un vieil ami, épris de May Fielding, qu'elle avait cru mort et qui survient à temps pour empêcher son mariage avec Tackleton. Le bonheur du couple est rétabli.

Commentaire

Dans cette nouvelle où l'intervention du génie du lieu empêche le mariage indu d'un vieillard et d'une jeune femme, le pathétique cher à Dickens se manifeste particulièrement dans les personnages secondaires qui sont les mieux étudiés : le vieux fabricant de jouets, Caleb Plummer, qui cache sa pauvreté à sa fille aveugle, Bertha, et lui fait croire qu'il vit dans l'aisance. Ils introduisent des épisodes émouvants : ainsi lorsque le vieux Caleb feint une démarche rapide et une allure juvénile, pour faire croire à sa fille que les choses vont magnifiquement, alors qu'ils sont à la merci de deux profiteurs, Gruff et Tackleton. Le conte, qui ne manque cependant pas de mérites, présente comme un peu trop facile le bonheur des humbles, ce qui l'empêche d'être absolument convaincant.

En 1846, Dickens séjourna en Suisse.

La même année, il fonda un quotidien, le “Daily news”, qui dura moins d'un an.

“The battle of life”

(1846)

“La bataille de la vie”

Nouvelle

Les filles du dr Jeddler sacrifient leurs amours pour lui faire abandonner sa conception cynique de la vie.

Commentaire

Dans ce conte de Noël, le changement dans le cœur se fait sans l'aide d'êtres surnaturels.

“The haunted man and the ghost’s bargain”

(1848)

“L’homme au spectre”

Nouvelle

M. Redlaw est un professeur de chimie cynique et solitaire dans son bureau, un « *homme de pierre* » incapable de sympathie humaine, parce qu’il est hanté par le souvenir de la mort de sa sœur bien-aimée. Pendant la nuit de Noël, il fait appel à un fantôme qui accepte d’effacer en lui tous les souvenirs pénibles. Mais il se rend compte de son erreur car la suppression de tels souvenirs a aussi supprimé des souvenirs semblables chez ses proches. Au plus bas, il commence à se reprendre grâce à l’angélique Milly Swidger, une femme simple mais bienveillante parce qu’elle a perdu son enfant unique. Mais Redlaw passe son don aux membres de la famille Swidger, qui sont concierges à l’université. Philippe Swidger, un patriarche de quatre-vingt-sept ans, dont le bonheur est basé sur souvenir, est alors réduit à la sénilité par le toucher de Redlaw. Et la famille Tetterby devient insensible et querelleuse.

Commentaire

Redlaw a découvert que, privé de souvenir, il est aussi privé de toute âme. Il est réintégré dans la communauté humaine quand il reconnaît le pouvoir restaurateur du souvenir et la nécessité émotionnelle de la chaleur humaine et de l’entretien de la vie intérieure. Pour Dickens, le mal et le bien sont inextricablement liés dans le souvenir, et on ne peut pas choisir le plaisir de se rappeler uniquement le bien. Pour avoir le meilleur, il faut se souvenir du pire aussi. On peut considérer que le fantôme est, en fait, son double.

Après “L’homme au spectre”, Dickens inclut son annuel conte de Noël dans les magazines hebdomadaires, “*Household words*” (1850-1858) et “*All the year round*” (1859-1867), à la publication desquels il consacrait ses « *loisirs* ». Ces contes de Noël, où, dans une manière qui lui était typique, il fit passer son message avec un mélange de sérieux et d’humour, allaient lier dorénavant Dickens à la célébration de cette fête, même ceux qui suivirent, s’ils se vendirent bien à leur sortie, n’eurent pas le même impact que le premier.

Lors des événements de 1848, il se trouvait en Europe.

**“Dombey and Son dealings with the firm of Dombey and son,
wholesale, detail and for exportation”**

(1848)

“Dombey et Fils ou Affaires avec la société Dombey et fils, gros, détail et exportation”

Roman

L’orgueilleux propriétaire des Messageries maritimes Dombey & Fils a un enfant en qui il place toutes ses espérances et toute sa tendresse depuis la mort de sa femme. La santé du jeune garçon est délicate ; de plus, il manifeste une maturité d’esprit qui ne laisse pas de donner à son caractère une certaine étrangeté. Envoyé à l’école dirigée par le docteur Blimber, il ne peut supporter la sévère discipline en vigueur dans cet établissement, tombe malade et meurt. Quelques jours plus tard, le malheureux père se prend à penser à l’attachement que le jeune garçon témoigna à sa sœur, Florence, avant de mourir, n’acceptant de nourriture ou de remèdes que de sa main. Ces souvenirs changent en haine les sentiments de gêne et d’indifférence que Dombey avait toujours éprouvés à l’égard de sa propre fille. Walter Gay, sympathique garçon, employé à la firme, s’éprend de Florence,

mais Dombey, qui désapprouve leurs relations, l'envoie aux Indes occidentales. Le navire sur lequel il s'est embarqué fait naufrage et tout laisse supposer qu'il a péri. Dombey convole alors en secondes noces avec une jeune veuve ambitieuse et démunie de fortune, Édith Granger. Mais, bientôt lasse de ce mari tyrannique, elle s'enfuit en France en compagnie de Carker, directeur peu scrupuleux de la firme. Dombey, qui a suivi le couple, rencontre Carker sur le quai d'une gare. Carker roule sous un train et meurt. Les Messageries font faillite. Dombey a perdu son fils, sa femme et sa fortune ; sa fille qu'il maltraitait s'est enfuie. Humilié, il mène une existence solitaire et désespérée, jusqu'au jour où Florence, revenue vers lui, parvient à toucher son cœur. On apprend alors que Walter Gay a survécu au naufrage.

Commentaire

Dans ce roman qui évoque le monde du commerce, le thème est le châtement de l'orgueil, illustré par la ruine qui succède à l'opulence insolente de M. Dombey.

Dickens tenta de donner plus de réalisme à ses intrigues, mais il céda encore par trop au mélodrame (les contemporains de Dickens s'émurent profondément du cas de l'enfant de Dombey). Dans la peinture d'un milieu différent de ceux qu'il avait jusqu'alors étudiés, et surtout dans l'étude des rapports psychologiques (relations entre Dombey et sa fille), il n'arriva pas à réaliser ses desseins. Aussi ses personnages « normaux » (Dombey, Florence) ne sont pas aussi convaincants que ses personnages secondaires, grotesques, qui lui permettent de donner libre cours à son humour : le major Bagstock, véritable caricature, les deux capitaines Cuttle et Bunsby (rappelant par de nombreux traits certains personnages de Smollett), le portrait incisif et caustique de Mme Skewton, Toots et sa famille, Mme Pipchin et son asile pour enfants.

Le roman fut publié en feuilleton en 1847-1848.

À la fin des années 1840, Dickens commença à écrire une autobiographie qu'il partagea avec son ami et futur biographe, John Forster. Mais il trouva cette tâche trop pénible tant il était traumatisé par ses humiliations enfantines. Il brûla même ce qu'il avait écrit. Il opta plutôt pour une utilisation de son histoire dans l'invention de celle de David Copperfield dont on peut remarquer que les initiales, D.C., sont les siennes inversées :

“David Copperfield”

(1849-1850)

Roman

Le narrateur, David Copperfield, raconte qu'il est né à Blunderstone au Suffolk. Son père était mort six mois auparavant. Sa jeune mère, qu'il adore, est une créature douce, mais faible, naïve et vaniteuse. Auprès d'eux, il y a sa nourrice, l'étrange Clara Peggotty, dont les manières sont brusques, mais dont le cœur est plein d'une tendre affection. La jeune veuve attire l'attention d'Edward Murdstone, que David n'aime pas ; c'est un homme cruel qui se dissimule sous le masque de la fermeté virile. Avec Clara Peggotty, David va, pour deux semaines, à Yarmouth où il rencontre M. Peggotty, Émilie, Ham et Mme Gummidge. À son retour à la maison, il constate que sa mère a épousé M. Murdstone, dont la digne soeur, Jane, vint s'établir dans la maison. La vie idyllique est finie.

David, sous l'oppression des Murdstone, prend du retard dans ses études et reçoit une correction de la part de M. Murdstone qu'il mord. L'enfant révolté est envoyé à la “Salem House Academy” près de London, qui est dirigée par le cruel et tyrannique M. Creakle dont il subit les mauvais traitements. Il doit y porter une pancarte indiquant : « Méfiez-vous, il mord. » Cela ne l'empêche pas de se lier d'amitié avec le bon Traddles, un optimiste dont le passe-temps est de dessiner des squelettes. Et il conçoit une admiration sans bornes pour Steerforth, un jeune homme séduisant.

Il apprend que sa mère et son bébé sont morts, et il est retiré de l'école. Clara Peggotty, qui a épousé un M. Barkis, lui rend visite régulièrement. Mais Murdstone l'envoie à Londres faire des besognes serviles dans le magasin de Murdstone & Grinby. Il vit alors dans une profonde détresse matérielle et morale, mais est heureusement réconforté par l'amitié de M. Micawber et de sa famille chez lesquels il habite. M. Micawber est un commis voyageur qui dramatise toujours de façon pittoresque les circonstances de sa propre vie. Il est vrai qu'il est continuellement harcelé par les créanciers. Un jour, il est emprisonné pour dettes à "King's Bench". Après sa relaxe, la famille se réfugie à la campagne, espérant que « *quelque chose pourrait arriver* ». David, qui est malheureux chez Murdstone et Grinby, décide de se rendre à Douvres à pied pour solliciter la pitié de sa tante, Betsy Trotwood, une excentrique qui s'était désintéressée de lui à sa naissance parce qu'elle aurait voulu qu'il soit une fille. Il finit par arriver exténué à sa villa.

Elle l'adopte après avoir contacté les Murdstone et vérifié le traitement qu'il lui avait donné. Après de la tante vit un doux maniaque, le pauvre M. Dick, qui n'arrive plus à mener à bien un mémoire sur ses affaires parce qu'il est obsédé par le souvenir de Charles Ier. David devient son ami. Mais sa tante l'envoie à l'école du Dr. Strong à Canterbury où il habite chez l'avocat de sa tante, M. Wickfield, et sa fille, la douce et intelligente Agnès. Il rencontre le factotum de l'avocat, Uriah Heep, une canaille hypocrite au visage cadavérique et aux mains gluantes.

Il rencontre de nouveau les Micawber à Canterbury, où ils sont venus chercher du travail. Il présente M. Micawber à Uriah Heep. Il termine ses études et, pour décider ce qu'il ferait de sa vie, vient à Yarmouth rendre visite à Clara Peggotty. En chemin, il s'arrête à Londres où il tombe sur Steerforth qui se joint à lui. Il le présente à Clara Peggotty et à son mari qui annoncent que Ham et Emily allaient se marier.

David décide de devenir un avoué au "Collège des docteurs" et entre comme apprenti auprès de M. Spenlow, de l'étude Spenlow et Jorkins. M. Spenlow a un système qui consiste à attribuer à son associé et homme de paille ses actes les plus impitoyables. David prend un logement chez Mme Crupp dans le quartier Adelphi de Londres. Agnès le met en garde contre Steerforth et lui apprend que Uriah Heep avait trompé son père, M. Wickfield, dans une association avec lui, profitant de sa faiblesse. David, qui ne voit pas l'affection qu'Agnès lui porte, tombe amoureux de la fille de M. Spenlow, Dora, une gracieuse petite sotte dont il découvre qu'est sa « confidente » sa gardienne d'autrefois, Mlle Murdstone.

Il tombe par hasard sur son vieil ami, Traddles, et lui rend visite à Camdentown où il est pensionnaire chez les Micawber, qui sont encore en train d'essayer d'échapper à leurs créanciers.

Comme Barkis est mourant, David se rend à Yarmouth pour soutenir Clara pendant cette crise. Secrètement, Steerforth détourne Emily de Ham, et ils s'enfuient ensemble, M. Peggotty partant à sa recherche. Betsy Trotwood vient voir David à Londres et lui apprend qu'elle a perdu sa fortune du fait de mauvaises transactions ; aussi elle et M. Dick emménagent-ils avec lui. Il va travailler pour le Dr. Strong, apprenant rapidement à essayer de gagner de l'argent tout en étant toujours apprenti au "Collège des docteurs".

En secret, David et Dora se fiancent. Mlle Murdstone trouve les lettres de David à Dora, et, elle et M. Spenlow le somment de l'oublier. C'est alors que M. Spenlow est trouvé mort, sans testament. Or il était tombé entre les mains d'Uriah Heep qui administre son patrimoine et aspire à la main d'Agnès. Dora part habiter chez deux tantes célibataires.

M. Micawber est employé par Uriah Heep qui est venu habiter chez les Wickfield, ayant des desseins sur Agnès, au grand dam de M. Wickfield. David devient un reporter parlementaire, commence à écrire et à voir de ses histoires publiées. Son succès lui permet d'épouser Dora.

Son premier roman publié, il devient un auteur à succès, acquiert peu à peu la gloire littéraire. Dora n'a aucun intérêt pour le ménage, en dépit des câlineries de David. Elle commence à dépérir d'une maladie non spécifiée. Grâce à l'aide de Martha, Emily est retrouvée, et des plans sont faits pour son émigration avec M. Peggotty en Australie.

M. Micawber, devenu le clerc d'Uriah Heep, est empêtré dans les projets de celui-ci, se brouille même avec sa famille. Finalement, il réagit et, avec l'aide de Traddles, qui réapparaît comme avocat, démasque les méfaits de ce sinistre individu, le dénonce comme escroc et fraudeur, responsable de la ruine de M. Wickfield et de Betsy Trotwood. Il est condamné pour faux et pour appropriation indue.

Au bout de quelques années, Dora meurt, après avoir secrètement demandé à Agnès de prendre soin de David. Betsy, sa fortune rétablie, prête de l'argent aux Micawber pour leur permettre d'émigrer en Australie avec M. Peggotty et Émilie. David se rend à Yarmouth porter un message à Ham. Il voit une tempête sur la mer qui provoque un naufrage où Steerforth se noie, Ham mourant en essayant de le sauver. Peggotty et Émilie partent avec les Micawber sans rien savoir de la mort de Ham.

David, inconsolable, voyage à l'étranger pendant trois ans durant lesquels il se rend compte qu'il a toujours aimé Agnès, découvre quelle erreur il a faite en la négligeant. À son retour en Angleterre, il l'épouse. M. Peggotty et Émilie prospèrent en Australie. M. Micawber règle finalement ses dettes et obtient une place de magistrat colonial à Port Middlebay qui lui permet de mener une vie honorable. David et Agnès élèvent une famille. Il écrit son autobiographie.

Commentaire

Ce roman est très fortement autobiographique, fut le plus autobiographique de tous ceux de Dickens qui, d'ailleurs, le préférait à tous ses autres livres. Le récit est d'ailleurs fait à la première personne. Les premiers chapitres, une des meilleures réussites du romancier, furent tissés à même ses souvenirs intimes et ses traumatismes ; ils rendent magistralement les émotions ineffaçables de l'enfance, les impressions de l'enfant qui ne parvient pas à s'adapter à la nouvelle ambiance créée par le remariage de sa mère, et qui se replie sur lui-même, muet de terreur et assoiffé de tendresse. Le père de Dickens se retrouva dans deux des personnages : M. Murdstone qui représente son côté sévère, insensible, et M. Micawber, ce commis voyageur, taillé à coups de serpe, qui dramatise toujours de façon pittoresque les circonstances de sa propre vie, une des immortelles créations de Dickens, représente le côté bien intentionné mais imprévoyant de son père. Le tableau des besognes serviles dans le magasin de Murdstone & Grinby à Londres, de la profonde détresse matérielle et morale de David, est le reflet de la vie que mena Dickens quand il dut quitter l'école pour travailler à la "Warren's blacking factory", une fabrique de cirage, pendant que son père était en prison pour dette. Les ennuis financiers des Micawber sont le miroir de ceux des parents de Dickens, John et Elizabeth : quand Mme Micawber demande à David de porter quelques-unes de ses précieuses possessions chez le prêteur sur gages pour lui permettre de faire face à ses obligations, Dickens rappelait les souvenirs douloureux des occasions où il dut, pour remédier quelque peu aux malheurs financiers de sa famille, engager les livres mêmes qu'il lisait enfant. Le chapitre 11 est nourri du fragment autobiographique qu'il avait donné à Forster.

Le roman illustre parfaitement la grande qualité de Dickens : la vivacité des personnages et des esquisses. Au chapitre 41, la visite de David chez les soeurs célibataires de Dora est un brillant exemple de son talent comique.

Le roman, pourtant l'un de ses moins moralisants de Dickens, souffre aussi de ce défaut habituel chez lui : le sentimentalisme. S'il atteignit dans les premiers chapitres une profondeur d'émotions qu'il ne devait plus retrouver par la suite, il reste que l'intrigue est trop mélodramatique. Et il en ajouta encore avec l'histoire de Steerforth qui est un roman à l'intérieur du roman dans lequel la série de malheurs que ce jeune homme sans moralité cause à une humble famille de pêcheurs par qu'est Steerforth abonde en incidents dramatiques et spectaculaires jusqu'au naufrage dans lequel le séducteur périt avec le fiancé de la petite Émilie qu'il a séduite, alors que ce dernier risque sa vie pour le sauver. Dickens évoqua aussi son amour malheureux pour Maria Beadnell à travers l'idylle de David et de cette «*ravissante idiote*» qu'est Dora, idylle qui est décrite avec poésie, mais non sans certains traits d'humour délicat.

Mais défauts et qualités se fondent en un admirable tableau, très complexe.

Le roman fut publié dans des livraisons mensuelles de mai 1849 à novembre 1850.

Il est considéré à juste titre comme le chef-d'œuvre de Dickens, est, en tout cas, le plus célèbre de ses romans.

“Bleak house”
(1852-1853)
“La maison d’âpre-vent”

Roman

La Chancellerie s’occupant du cas de l’héritage Jarndyce contre Jarndyce, l’héritage finit par être complètement absorbé par les frais de succession. Cela entraîne la ruine et la mort d’un jeune homme malchanceux, Richard Carstone qui, avec sa cousine, Ada Clare, à laquelle il s’était secrètement marié, mettait tous ses espoirs sur cet héritage. Le récit est fait en partie par une compagne d’Ada, Esther Summerson, qui vénérât son vieil époux, Jean Jardnyce, mais éprouvait, pour un jeune docteur, Woodcourt, un amour auquel finalement Jardnyce ne s’opposa pas. Cette prétendue orpheline est, en fait, la fille illégitime de lady Dedlock et d’un certain capitaine Rawdon que l’on croyait disparu dans un naufrage, mais qui vit toujours et mène l’existence d’un pauvre clerc. Lady Dedlock découvre son existence, mais c’est seulement par les mauvais offices d’un avocat marron et retors, Tulkinghorn, qui menace de révéler le mystère à lord Dedlock. La nuit même, Tulkinghorn est assassiné, et l’assassin n’est autre qu’une Française, une femme violente qui a été autrefois femme de chambre chez lady Dedlock. Cette dernière, qui est certaine que son mari est au courant de son secret, s’enfuit de chez elle, désespérée, et on la retrouve morte auprès de la tombe de son ancien amant, décédé quelques jours plus tôt.

Parmi les personnages de second plan, beaucoup sont fort intéressants : Harold Skimpol, un égoïste qui passe pour un vaurien ; miss Jellyby, qui sacrifie sa propre famille à sa manie de la philanthropie ; le balayeur Jo, qui est poussé à la mort par les persécutions de la police ; miss Flite, qui a perdu la raison, à force de fréquenter les séances de la Chancellerie ; l’irascible et généreux ami de Jardnyce, Boythorn et quelques autres.

Commentaire

Le cas Jardnyce contre Jardnyce s’inspirait d’une affaire qui avait réellement eut lieu et qui avait eu pour point de départ la mort «ab intestat» d’un certain William Jennings, en 1798, à Birmingham : il laissait une fortune évaluée à un bon nombre de millions.

Le roman est une puissante satire de la coûteuse et même ruineuse procédure de l’ancienne cour de la Chancellerie («*Chancery*»), une critique des gens de loi, une dénonciation des fausses valeurs. Mais une grande partie nous dépeint le caractère d’Esther.

Le livre est, comme un roman «noir», plein de scènes cruelles et barbares. La note sinistre qui y domine est quelque peu exagérée. Neuf personnages de premier plan meurent de façons diverses : les uns sont assassinés, les autres succombent à la phtisie, à la douleur, au remords, à la folie ou à la paralysie ; l’un d’eux (Krook) meurt de «combustion spontanée» provoquée par l’ivrognerie : quarante ans plus tard, Zola fera mourir de la même manière Antoine Macquart dans ‘*Le docteur Pascal*’ ; pour finir, un bébé meurt de fièvre et on prévoit que la Française sera pendue. Les choses inanimées elles-mêmes dégagent une atmosphère qui finit par vous obséder : les vieilles maisons décrépites sont à jamais marquées par les souvenirs des anciens crimes ; les ruelles sales et les impasses repoussantes sont fréquentées par des bandits ou sont le théâtre de morts violentes, et les portes et les fenêtres, les cheminées ou les statues finissent par prendre un aspect sinistre.

La description du brouillard de Londres, qui ouvre le roman, est particulièrement célèbre. ‘*La maison d’âpre-vent*’ est peut-être un des premiers « thrillers », au sens actuel de ce mot.

Le roman fut publié sous forme de feuilleton mensuel pendant les années 1852-1853.

“Hard times”
(1854)
“Les temps difficiles”

Roman

Industriel accapareur, Thomas Gradgrind, citadin de Cokeville (Coketown), centre industriel, est « *un homme éminemment pratique* », qui ne croit qu'aux faits et aux statistiques et qui élève ses enfants, Louise et le jeune Tom, en réprimant sans pitié les côtés fantaisistes et idéalistes de leur nature. Il marie Louise à un fabricant avare et imposteur, Josué (Josiah) Bounderby, de trente ans plus vieux qu'elle et caricature violente, lui aussi, d'un de ces types comme en voit naître une civilisation purement industrielle. Louise consent à cette union en partie à cause du cynisme et de l'indifférence qu'a fait éclore en elle l'éducation paternelle, et en partie pour venir en aide à son frère, le seul être qu'elle aime et qui est employé chez Bounderby. James Harthouse, un jeune politicien sans cœur et sans principes, vient à Cokeville et profite de l'existence malheureuse de Louise pour tenter de la séduire. Mais elle qui, avec le malheur, a recouvré ses meilleures impulsions, s'enfuit chez son père et lui demande protection. Gradgrind découvre alors la folie méchante de son système. Tom, entre-temps, a commis un larcin à la banque de son patron et a réussi à faire retomber la faute sur un innocent artisan, Étienne (Stephen) Blackpool. Mais il est finalement découvert et contraint de fuir à l'étranger.

Commentaire

Ce roman, par le style comme par la pensée, se ressent de l'influence de Carlyle. Il appartient, comme le vit très bien Ruskin, à la littérature polémique suscitée par l'industrialisme. Charles Dickens l'a rédigé d'après ses observations sur les conditions de l'industrie à Manchester et à Preston, sur la vie des ouvriers et leurs relations avec les patrons dont il dénonça le capitalisme exploiteur. Mais son paternalisme lui fit préférer la figure édifiante et ambiguë de Stephen Blackpool à celle des «*agitateurs*». Sa thèse sociale ne lui permettait guère de pratiquer l'art des nuances.

G. K. Chesterton a écrit à son propos : «C'est peut-être la seule fois où Dickens, dans sa défense du bonheur, a oublié d'être heureux.»

En 1856, Dickens acheta à Gadshill, dans le Kent, une maison de campagne longtemps désirée.

“Little Dorrit”
(1857)
“La petite Dorrit”

Roman

Par suite de l'inexécution d'un contrat passé avec un des bureaux gouvernementaux, appelé le ministère des Circonlocutions, le vieux William Dorrit a été jeté dans la prison de la Maréchaussée pour dettes, et il y est resté si longtemps qu'il a mérité le nom de «*Père de la Maréchaussée*». Son emprisonnement est adouci par le dévouement de sa plus jeune fille, Amy, appelée «*la petite Dorrit*», de taille minuscule mais de grand cœur. Amy a une sœur danseuse, Fanny, une «*snob*», et un frère débauché, Tip. Le vieux Dorrit et Amy sont aidés par Arthur Clennam, pour qui la petite Dorrit conçoit une passion qui n'est point tout d'abord partagée. Par un changement à vue de la fortune, William Dorrit se trouve tout à coup héritier d'un grand patrimoine. À l'exception de la petite Dorrit, tous les autres membres de la famille ne tardent pas à devenir des fats insupportables, fiers de leur argent. De son côté, Clennam, après une spéculation malheureuse, finit, lui aussi, à la prison de la Maréchaussée : malade et désespéré, il est soigné par la petite Dorrit qui le reconforte. Il apprend

ainsi l'amour de la jeune fille, mais sa richesse l'empêche de demander sa main, jusqu'à ce qu'intervienne un autre coup de théâtre : les Dorrit perdent leur fortune avec la même facilité qu'elle leur était tombée du ciel. Ainsi l'union de Dorrit et de Clennam devient possible dès qu'il est libéré.

Commentaire

Le motif de ce roman fut la satire des bureaux gouvernementaux car, contre lenteur et la paresse de leurs employés, s'élevaient alors les protestations du public. Dickens, qui s'y souvint de la prison de Marshalsea et à qui Dorrit a été inspiré par son père, s'attaqua aussi aux fondements de la civilisation du profit, à l'exploitation économique et à la cruauté des institutions.

Malgré le grand succès obtenu en son temps, ce roman est parmi les moins réussis de Dickens. Mais il s'y trouve, comme toujours, des descriptions vivantes (un dimanche à Londres, une vieille salle à manger, une maison abandonnée, une suffocante soirée d'été à Park Lane) et d'amusantes inventions humoristiques comme celle (au chapitre V du livre II) des mots que les jeunes filles devraient prononcer souvent pour donner une belle forme à leurs lèvres («*papa*», «*pommes*», «*poules*», et surtout «*prunes*», «*prisme*»).

Il fut publié par livraisons mensuelles en 1857.

Dickens était riche ; mais il n'était pas heureux en ménage. Il vivait des amours illégitimes avec une très jeune comédienne, Ellen Ternan car, engoncé dans les convenances, il n'osa jamais les vivre en plein jour et menait une existence bourgeoise et respectable.

En 1858, année où il donna quatre-vingt-huit conférences en quatre-vingt-dix jours (il adorait donner des lectures publiques des plus bouleversants de ses livres, tirant des larmes à son auditoire), sa femme, qui lui avait donné dix enfants, mit fin à leur union par une simple séparation. Georgina resta avec lui pour prendre soin de son ménage et des enfants les plus jeunes. Mais cette nouvelle relation ne tarda pas à le décevoir.

“A tale of two cities”

(1859)

“Le conte de deux cités”

Roman

En 1775, Jerry Cruncher, un vieil employé de la banque Tellson, arrête la diligence de Douvres pour lui confier un urgent message destiné à Jarvis Lorry où il lui demande d'attendre à Douvres une jeune femme. Lorry répond par ces mots mystérieux : « Rappelé à la vie ». À Douvres, Lorry rencontre Lucie Manette, une jeune orpheline dont le père, qui fut un éminent médecin dont elle croyait qu'il était mort, a été découvert en France. Lorry escorte Lucie à Paris, où elle rencontre Defarge, qui a été un serviteur du docteur Manette, et qui l'a gardé en sûreté dans une mansarde. Devenu fou après dix-huit années passées à la Bastille, Manette passe tout son temps à faire des chaussures, un « hobby » qu'il a appris en prison. Lorry assure à Lucie que son amour et sa dévotion peut rappeler son père à la vie, et, en effet, ils y réussissent.

En 1780, Charles Darnay est accusé de trahison contre la couronne anglaise. Un grandiloquent homme de loi nommé Stryver défend sa cause, mais ce n'est que jusqu'à ce que son collègue ivrogne et bon-à-rien, Sydney Carton, vienne à son aide que le tribunal acquitte Darnay. Son argument décisif est qu'il a lui-même une mystérieuse ressemblance avec l'accusé, qui sape celui de la poursuite qui prétend identifier Darnay comme un espion que les autorités ont repéré. Lucie et le docteur Manette assistent aux audiences. La nuit suivante, Carton, ayant conduit Darnay à une taverne, lui demande ce qu'il ressent en bénéficiant de la sympathie d'une femme comme Lucie. Carton méprise Darnay parce qu'il lui rappelle tout ce qu'il a abandonné et tout ce qu'il aurait pu être.

En France, le cruel marquis d'Évrémonde avec sa voiture renverse un enfant du peuple. Ayant l'attitude typique des aristocrates de ce temps à l'égard des pauvres, il ne montre aucun regret, mais maudit plutôt les paysans et se hâte vers son château, où il attend l'arrivée d'Angleterre de son neveu, Darnay. Celui-ci, survenant tard cette nuit, maudit son oncle et l'aristocratie française pour son abominable traitement du peuple. Il renonce à son nom d'Évrémonde et annonce son intention de retourner en Angleterre. La nuit même, le marquis est assassiné ; le meurtrier a laissé une note signée du sobriquet adopté par les révolutionnaires français : « Jacques ».

Une année se passe, et Darnay demande à Manette la permission d'épouser Lucie. Il affirme que, si elle accepte, il révélerait sa vraie identité à Manette. Pendant ce temps, Carton, avoue son amour à Lucie, reconnaissant que, quoique sa vie soit indigne, elle lui a permis de rêver de la rendre meilleure, plus valable. Dans les rues de Londres, Jerry Cruncher est emporté dans la procession funèbre d'un espion nommé Roger Cly. Plus tard, dans la nuit, il fait preuve de ses talents de « résurrecteur », se glissant dans le cimetière pour dérober et vendre le corps de Cly. Pendant ce temps, à Paris, un autre espion anglais connu sous le nom de John Barsad survient dans la boutique du marchand de vin Defarge. Il espère trouver une preuve de la montée souterraine de la révolution. Madame Defarge est assise dans la boutique composant une liste secrète de ceux que la révolution entend exécuter. De retour à Londres, Darnay, au matin de son mariage, respecte la promesse qu'il a faite à Manette ; il révèle sa vraie identité. La nuit suivante, Manette retombe dans sa vieille habitude de prisonnier : il fabrique des chaussures. Neuf jours plus tard, Manette retrouve ses esprits, et bientôt rejoint les nouveaux mariés dans leur lune de miel. Au retour de Darnay, Carton lui rend visite et lui demande de lui accorder son amitié. Darnay lui assure qu'il sera toujours le bienvenu dans leur maison.

En 1789, à Paris, les paysans prennent d'assaut la Bastille et la Révolution française commence. Les révolutionnaires mettent à mort les aristocrates dans les rues, et Gabelle, l'intendant du château d'Évrémonde, est emprisonné. Trois ans plus tard, il écrit à Darnay, lui demandant de le sauver. En dépit du grand danger qu'il court, Darnay part immédiatement pour la France.

Dès son arrivée à Paris, il est arrêté par les révolutionnaires français en tant qu'émigrant. Lucie et Manette se rendent à Paris dans l'espoir de le sauver. Darnay reste en prison pendant un an et trois mois avant de subir son procès. Afin de l'aider, Manette use de sa considérable influence sur les révolutionnaires, qui sympathisent avec lui parce qu'il a connu la Bastille. Darnay est acquitté, mais, la même nuit, il est de nouveau arrêté. Les charges, cette fois, viennent de Defarge et de sa femme, qui est animée par la vengeance. Carton arrive à Paris avec un plan pour sauver Darnay, et il obtient l'aide de John Barsad, qui se révèle être Solomon Pross, le frère longtemps perdu de Miss Pross, la loyale servante de Lucie.

Au procès de Darnay, Defarge produit une lettre qu'il a découverte dans l'ancienne cellule de Manette à la Bastille. Y est expliquée la cause de l'emprisonnement de celui-ci. Des années auparavant, les frères d'Évrémonde (le père et l'oncle de Darnay) sollicitèrent l'aide médicale de Manette, lui demandèrent de soigner une femme, que l'un d'eux avait violée, et le frère de celle-ci que le même d'Évrémonde avait mortellement poignardé. Craignant que Manette puisse rapporter leurs méfaits, les d'Évrémonde l'ont arrêté. À l'audition de cette histoire, le jury condamne Darnay pour les crimes de ces ancêtres à mourir dans les vingt-quatre heures. Cette nuit-là, à la boutique du marchand de vin Defarge, Carton surprend Madame Defarge complotant pour que Lucie et sa fille (qui est aussi la fille de Darnay) soient elles aussi exécutées ; il apparaît que Madame Defarge est l'enfant survivant de l'homme et de la femme tués par les d'Évrémonde. Carton arrange pour les Manette leur départ immédiat de France. Puis il rend visite à Darnay dans sa prison, le convainc de changer de vêtements avec lui, et, après lui avoir dicté une lettre d'explication, le drogue pour le rendre inconscient. Barsad le conduit, maintenant déguisé en Carton, à une voiture qui attendait, tandis que Carton, déguisé en Darnay, attend son exécution. Comme Darnay, Lucie, leur enfant, et le docteur Manette quittent Paris en hâte, Madame Defarge arrive à l'appartement de Lucie, espérant l'arrêter. Elle y trouve la surprotectrice Miss Pross. S'ensuit une échauffourée, et Madame Defarge meurt d'une balle de son propre pistolet. Sydney Carton meurt sous la guillotine, et le narrateur affirme avec assurance que c'est en sachant qu'il avait finalement donné un sens à sa vie.

Commentaire

“*Le conte de deux cités*” occupe une place centrale dans les œuvres de Charles Dickens. Ce roman sur la Révolution française fut d’abord publié en feuilleton dans son périodique “*All the year round*” du 30 avril au 3 décembre 1859. Il profita de cette publication en feuilleton pour faire une expérience dans la conception de l’intrigue, des personnages et du thème. Il décrit son roman comme «*une histoire pittoresque s’élevant de chapitre en chapitre, avec des personnages fidèles à la nature, mais dont l’histoire doit exprimer plus de choses qu’ils n’en expriment eux-mêmes par le dialogue*». Le roman qui émergea de cette expérimentation est maintenant considéré comme l’un des plus innovateurs et des plus populaires des romans de Dickens.

Dans ces années mélancoliques et douloureuses, Dickens, désillusionné, écrit :

“*Great expectations*”
(1861)
“*Les grandes espérances*”

Roman

Dans un cimetière désolé, pleure et rêve l’enfant orphelin Philip Pirrip, connu sous le diminutif de Pip. Il aide alors un forçat évadé à se libérer de ses chaînes et à s’évader. Il habite un village où il est élevé par sa mégère de sœur, femme du doux et jovial forgeron, Beppe (Joe) Gargery, mais fréquente la maison de miss Havisham, une demi-folle, qui a été abandonnée par son mari, la nuit même de ses noces et qui, pour se venger des hommes, enseigne à la jeune Estella à se servir de sa beauté comme d’un moyen pour torturer le sexe qu’elle hait. Pip s’éprend d’Estella. Or voilà qu’un mystérieux bienfaiteur fournit l’argent nécessaire à son éducation et il doit un jour entrer en possession d’une grande fortune. Aspirant à devenir un gentilhomme, et méprisant le milieu modeste dans lequel il a vécu jusqu’à présent, il se rend à Londres, où il fait alors la connaissance du bienfaiteur inconnu, qui est n’autre que le forçat évadé, Abel Magwitch. Aussi ses grandes espérances s’évanouissent-elles. Instruit par cette désillusion, il se rend compte de la dignité de cette vie humble qu’il a méprisée et retourne chez son forgeron, apprenant à aimer les gens modestes qui l’ont éduqué. Estella, qui a épousé son ennemi, Bentley Drummle, acquiert de cette expérience de salutaires leçons car elle est maltraitée. Finalement, Pip et elle se rejoignent et s’épousent.

Commentaire

Le roman ne devait pas avoir une fin aussi gaie : Estella, fille présumée de Magwitch, devait entraîner la ruine de Pip. Mais Dickens se rendit au conseil de Edward Bulwer-Lytton et la modifia. À l’inverse, le roman ne pouvait commencer d’une façon plus heureuse et plus suggestive que par la scène effrayante de l’apparition du forçat évadé qui se change en bienfaiteur et pourrait donc se comparer à Jean Valjean, le héros des “*Misérables*” de Victor Hugo. Les épisodes intensément mélodramatiques abondent et on y trouve la même fraîcheur, la même spontanéité que dans “*David Copperfield*”. Son style est ici exempt de son habituelle négligence : il fit preuve, au contraire, dans les passages narratifs et descriptifs comme dans les dialogues, d’une remarquable maîtrise. On perçoit également un approfondissement psychologique, Dickens étudiant avec soin le développement d’une personnalité unique. L’exploitation économique et la cruauté des institutions sont des thèmes dominants.

Le roman parut en feuilleton dans le journal “*All the year round*” en 1860-61, et fut publié en volume en 1861. Il a été adapté au cinéma, notamment par David Lean (1946).

“A trial for a murder”

(1865)

“Un procès criminel”

Nouvelle de 10 pages

Au milieu du XIXe siècle, à Londres, le narrateur, un homme sain d'esprit et respectable, président du jury au procès d'un meurtrier, reçoit, tout au long du procès, la visite du spectre de la victime qui l'aide à prouver la culpabilité de l'assassin. Celui-ci, dans sa déclaration finale, admet que, lui aussi, a eu une prémonition surnaturelle dans laquelle il a vu le président du jury lui passer une corde au cou et a eu le sentiment qu'il ne pourrait échapper au châtement, d'où le verdict de culpabilité.

Commentaire

La nouvelle parut dans “All the year round”. Elle figura aussi dans “*Anthologie du fantastique*1”.

“Our mutual friend”

(1865)

“Notre ami commun”

Roman

Le père de John Harmon, riche entrepreneur de nettoyage urbain, impose à son fils, s'il veut hériter de lui, d'épouser Bella Wilfer. John, qui revient de l'exil auquel l'avait contraint la sévérité paternelle, confie à un officier du navire qui le ramène dans son pays son intention de cacher sa propre identité, jusqu'à ce qu'il ait pu se faire une idée de la jeune fille qu'on lui destine et qu'il ne connaît pas. Le confident lui donne un rendez-vous près du fleuve, et cherche à l'assassiner, mais en fait c'est lui qui est tué, John restant toutefois inanimé. Les deux corps sont jetés dans le fleuve ; mais John, ranimé par l'eau, se sauve. À cause d'une certaine lettre de John, qu'on retrouve sur le cadavre de l'officier, John passe pour mort. Profitant de ce concours de circonstances, il peut conserver l'incognito, prend le nom de John Rokesmith et devient le secrétaire du bienveillant et désintéressé M. Boffin, l'homme de confiance du vieil Harmon, qui doit hériter de lui son patrimoine, maintenant que le jeune Harmon est censé être mort. Ainsi John rencontre Bella, fille adoptive de Boffin, une coquette que la richesse finit de corrompre. Cependant, John tombe amoureux d'elle, mais elle le repousse méchamment. Son identité est découverte par la bonne Mme Boffin. Boffin, tout dévoué au fils de son ancien patron et convaincu, tout comme sa femme, que Bella, au fond, a un cœur d'or, décide de la mettre à l'épreuve. Il feint de devenir subitement avare, maltraite John et finit par le licencier ignominieusement. Bella, qui se rend compte des maux qu'apporte la richesse et qui a fini par découvrir les mérites du prétendu Rokesmith, s'enfuit de chez Boffin et épouse son soupirant. On dévoile alors l'identité de celui-ci qui aide à démasquer les plans d'une vieille crapule, Silas Wegg, qui voulait faire chanter Boffin.

Il y a dans le roman une intrigue secondaire : l'idylle d'Eugène Wrayburn, un jeune avocat insolent et paresseux, et de Bettina (Lizzie) Hexam, fille du vieil Hexam qui repêche, dans la Tamise, les cadavres et les épaves. Le rival de Wrayburn dans le cœur de Lizzie, le maître d'école Bradley Headstone, tente de l'assassiner, mais Eugène est sauvé par Bettina qui l'épouse.

Commentaire

Cette intrigue d'héritage taillée pour une comédie se ressent de l'influence de Wilkie Collins. Comme d'habitude, le livre est une galerie de personnages secondaires, que Dickens réunit en une grandiose composition, ingénieuse et mélodramatique. Mais ils n'ont rien ici de particulièrement original : ils

répètent, sans y apporter d'amélioration, les précédentes créations du romancier : tels les Veneering, une famille de snobs ; l'hypocrite Podsnap, «*homme éminemment respectable*» qui croit de son devoir «*de prendre la Providence sous sa protection*» ; Rogue Riderhood, la canaille, etc. On y trouve une description très suggestive des vieilles maisons et des rues tortueuses et mélancoliques de Londres, d'une société entière, en particulier de la classe bourgeoise (par exemple la salle à manger de Podsnap et son horrible argenterie), avec son goût de l'argent, ses faiblesses politiques et le problème omniprésent de la misère et des injustices que Dickens s'acharna à pourfendre. Il s'attaqua de nouveau aux fondements de la civilisation du profit. Mais, dans ce roman désespéré, ses dernières illusions sur la mission progressiste de la classe bourgeoise étaient définitivement tombées. Quant au prolétariat, dans sa tentative de s'élever jusqu'à la condition bourgeoise, il s'était, à ses yeux, à son tour imprégné d'hypocrisie et de dureté.

Avec le personnage de Little Johnny, on y décèle la conception conventionnelle à l'époque, en littérature comme dans la vie, qui attribuait un caractère sacré à la mort, à sa beauté.

Malgré l'accueil favorable que cette œuvre reçut de la critique, elle est peut-être une des plus faibles du romancier; c'est presque la caricature de son style habituel.

Au cours de l'été de 1865, Dickens fut, à Staplehurst, une des victimes d'un sérieux accident de chemin de fer dans lequel plusieurs personnes trouvèrent la mort. Il en fut fortement impressionné et cela lui inspira :

“The signalman”

(1866)

“Le signaleur”

Nouvelle

Le narrateur, durant une promenade dans la campagne anglaise, rencontre, près d'un tunnel, un signaleur du chemin de fer, homme instruit et consciencieux qui lui dit recevoir, avant des accidents sur la voie ferrée, la visite d'un spectre qui lui fait d'étranges avertissements dont le dernier semble s'adresser à lui. Or le narrateur apprend qu'il a été tué, heurté par un train dont le conducteur, cherchant à l'avertir, avait fait les mêmes gestes que le spectre.

Commentaire

Un des mérites essentiels de cette nouvelle tient à l'art avec lequel l'auteur a su maintenir une inextricable ambiguïté entre naturel et surnaturel. Tout s'explique, rien ne s'explique, et notre inquiétude se nourrit de cette incertitude plus qu'elle ne le ferait de l'acceptation sans réserve du surnaturel.

L'apparition, et surtout l'apparition prémonitoire, est la source de tous les fantômes. On croyait autrefois que les apparitions (et plus généralement les songes) annoncent l'avenir. Leur fonction est de nous prévenir, de nous rendre service. Elles nous donnent une chance de maîtriser notre destin. Une chance mais pas toutes les chances, bien entendu: une partie seulement de la vérité nous est révélée, c'est à nous de suppléer à l'information qui nous manque. Les dés sont pipés, les dieux font en sorte que nous ne comprenions pas ; si bien que, lorsque le pire nous arrive, ils sont en droit de nous faire remarquer qu'ils nous l'avaient bien dit. Par là, le destin nous accable un peu plus : non seulement nous ne sommes pas libres, mais tout est fait pour que nous nous en apercevions.

Dans cette nouvelle, l'apparition n'annonce pas, mais montre l'avenir. C'est un morceau de futur détaché dans le présent et, à ce titre, la nouvelle pourrait être considérée comme une histoire d'aberration. Cependant, c'est une histoire de fantôme, et tout à fait révélatrice. Dès le début, les deux personnages se prennent mutuellement pour des spectres, et, en un sens, ils n'ont pas tort : l'un est déjà, sans le savoir, un mort en sursis et apparaît « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change » ;

l'autre est à son insu un messenger du destin et répète les paroles prévues depuis toujours. Les deux hommes donnent une première représentation, tronquée, indéchiffrable, de la scène finale. On en trouve d'autres, à peine plus claires, dans la suite du texte.

Ainsi la révélation est toujours déguisée. En outre, elle ne s'adresse qu'à un élu à l'exclusion de tous les autres hommes. Car chacun de nous est seul aux prises avec ses fantasmes : la sonnette ne retentit que pour un seul homme, l'apparition n'est visible que pour lui. En outre, elle est silencieuse ; une gesticulation, une mimique sont ses manifestations presque uniques. On croirait voir un film muet privé de sous-titres. Certes les gestes paraissent pouvoir s'interpréter comme des phrases très simples, fréquemment rappelées au cours de l'histoire, mais nous n'en sommes pas plus avancés : il y a des situations mais pas de scénario, et nous devons attendre la fin de la nouvelle pour que soudain tout se recompose.

On appréciera ici l'évocation de l'Angleterre au temps de la révolution industrielle par un homme qui, en sa qualité de Londonien, n'était guère familier des régions manufacturières du nord. Il est rare que le fantastique moderne exprime aussi clairement l'horreur de notre société : les trains n'inspiraient à Dickens que la peur d'être écrasé, de mourir dans un déraillement ou d'avoir une crise cardiaque en voyage, loin de tout médecin ; les paysages ferroviaires sont placés comme des solitudes glacées ; les cheminots font figure de laissés pour compte, voués à la prolétarianisation parce qu'ils « ont laissé passer leur chance ».

La nouvelle parut d'abord en 1866 dans l'édition de Noël de *"All the year round"*, un magazine que Dickens publiait. Elle figura aussi dans *"Anthologie du fantastique 1"* et dans *"Histoires de fantômes"*. En 1976, elle fut adaptée à la télévision par la BBC, avec Denholm et Bernard Lloyd.

En 1870, Dickens, qui donnait des conférences sur ses propres oeuvres, était sur le point de repartir pour une nouvelle tournée quand sa santé s'altéra. Il ne parvint pas à terminer :

"The mystery of Edwin Drood"

(1870)

"Le mystère d'Edwin Drood"

Roman

Le père d'Edwin Drood et celui de Rosa Bud, veufs l'un et l'autre, ont, avant de mourir, fiancé leurs enfants. Rosa a été élevée par les soins de miss Twinkleton qui tient une école à Cloisterham (Rochester), où Edwin a un oncle, John Jasper, maître des chœurs de la cathédrale, avec lequel il est en excellents termes. Il a été convenu que les jeunes gens se marieront lorsque Edwin aura atteint sa majorité. On découvre qu'en fait Jasper est un hypocrite et un individu assez sinistre : il aime passionnément Rosa, à qui il donne des leçons de musique. Mais la jeune fille n'éprouve pour lui que terreur et dégoût. Edwin, de son côté, fait la connaissance de deux orphelins, Neville et Helen Landless, dont il perd très vite les bonnes grâces, parce que Neville est fort sensible au charme de Rosa et qu'il ne peut supporter la légèreté avec laquelle Edwin traite la jeune fille. Jasper envenime habilement cet état de choses, de sorte que les jeunes gens se querellent. Au cours de la dernière visite qu'Edwin fait à Cloisterham, avant que soient célébrées les noces, les fiancés reconnaissent l'un et l'autre qu'ils ne pourront pas être heureux ensemble. Ils rompent tout aussitôt. Mais Edwin se garde de rien révéler à Jasper. Cette même nuit, Edwin disparaît. Tout donne à penser qu'il a été la victime de Neville Landless ; et Jasper fait le nécessaire pour que ce soupçon prenne corps. Mais Jasper en vient à apprendre, avec la plus grande contrariété, que les fiançailles entre Rosa et Edwin ont été rompues avant qu'Edwin ne disparaisse. Son étrange manière de se comporter éveille l'attention de M. Grewgious, le tuteur de Rosa, original et fort brave homme. Neville est arrêté : mais, comme il est impossible de retrouver le corps d'Edwin, on le relâche. Néanmoins, la population de la ville est si malveillante à son égard qu'il est obligé de s'éloigner, et il se rend à Londres pour y faire des études. Jasper continue ses menées contre Neville, et Rosa s'enfuit, tant est grande la crainte que le maître

de musique lui inspire. Elle se retrouve à Londres. L'affaire se complique à la suite d'une intervention de M. Grewgious, aidé du chanoine Crisparkle et d'un nouvel allié, l'officier de marine en retraite Tartar, qui cherche à protéger Rosa.

Commentaire

Ce roman « policier » étant resté inachevé, on ne sait comment l'histoire se serait terminée. Bien qu'en préparant le plan de son roman, Dickens ait confié à son ami, John Forster, qu'il avait l'idée d'une histoire dans laquelle un neveu serait tué par son oncle, il garda très soigneusement le silence au cours de l'écriture. De nombreuses conjectures ont été faites, les hypothèses les plus variées ont été lancées. D'aucuns supposèrent qu'Edwin n'était pas mort, mais qu'il s'était caché ; et que Drood ne faisait qu'un avec le mystérieux M. Datchery qui dirige les recherches contre Jasper. Mais "*Le mystère d' Edwin Drood*" demeure un mystère.

La ville de Rochester est décrite ici avec beaucoup de soin.

L'analyse psychologique est particulièrement subtile. Dickens explore le conflit entre le bien et le mal dans la conscience d'un seul homme.

Mais l'ensemble se ressent de la maladie et de la fatigue de Dickens. Si la vivacité et l'humour habituels n'en sont pas complètement absents, il faut déplorer cependant qu'il ait donné libre cours à sa manie des complications romanesques. Parmi les personnages secondaires, dont le nombre est considérable, il faut retenir M. Sapsea, commissaire-priseur dont l'étrangeté ne le cède en rien à bien des personnages de Dickens ; M. Honeythunder, philanthrope ; le sombre Ourles et son aide « *deputy* », deux maçons.

Le 8 juin 1870, à Gad's Hill, après une journée de travail sur le chapitre 22, alors qu'il en était exactement à la moitié, Dickens subit une attaque et mourut le lendemain.

Il fut enterré à l'abbaye de Westminster.

Après sa mort, Forster écrivit "*The life of Charles Dickens*", qui est encore sa biographie définitive, même si beaucoup des aspects négatifs de sa vie furent atténués ou passés sous silence. Cette biographie inclut le fragment autobiographique qu'il avait donné à son ami. Ce fut la première fois que le public apprit combien fut difficile cette enfance qui avait si fortement structuré son oeuvre.

Il fut un homme actif et généreux, un comédien amateur, un sportif (alpiniste sur la Mer de Glace, spéléologue dans les cratères du Vésuve), un voyageur impénitent (il sillonna l'Europe et l'Amérique du Nord), un philanthrope (il se battit pour les prostituées repenties et le manque d'instruction des petits pauvres). S'étant élevé promptement à la gloire et à la fortune dans une « success story » avant la lettre, il fut un bourgeois nanti qui offrait de grandioses dîners quand il avait inscrit le mot « fin » au bas de l'un de ses ouvrages.

Ayant su se forger une volonté de fer et la mettre au service de son génie, travaillant « *comme une machine à vapeur* » pour satisfaire les échéances éditoriales (il faisait paraître ses œuvres d'abord en livraisons mensuelles et selon les délais impartis avant de les publier en volumes) et son besoin d'être toujours au contact du public, écrivant rapidement, souvent à plus d'une oeuvre à la fois, il s'employa vigoureusement à produire des romans aux intrigues mal construites et compliquées que cette hâte n'empêcha pas d'être les plus populaires de l'époque. Aussi la gloire et la fortune, qu'il avait acquises très tôt, ne l'ont-elles jamais quitté, ses lecteurs étant toujours pressés de le lire et de plus en plus nombreux.

Utilisant ses propres malheurs d'enfant pauvre et négligé, tombant souvent dans le mélodrame, il dénonça les abus et les laideurs sociales, les inégalités criantes entre les riches et les pauvres, les injustices de la justice et l'hypocrisie des puissants, la grandeur et de la misère de la révolution industrielle anglaise. Mais il fut profondément ambivalent au sujet de l'argent. D'un côté, son idéal de réforme sociale était de faire appartenir chacun à la classe moyenne en partageant les bénéfices du système capitaliste. D'un autre côté, il le dénonça non sans rhétorique, représenta avec justesse les effets que l'exploitation exerce sur les rapports humains. D'autre part, il semble que, pour lui, l'argent

et le bonheur s'excluent mutuellement : dans ses romans, les pauvres sont nobles de façon innée, jouissent de la vie familiale chaleureuse dont les riches, qui sont des fous amoureux, sont privés. Cependant, même s'il excella au reportage journalistique, il n'a rien écrit qui ne fut une transformation de la réalité par son imagination, en créant une nouvelle forme littéraire, le roman social, dans lequel il fonda et développa deux grands courants de la prose anglaise : la tradition picaresque de Defoe, Fielding et Smollett, et celle, sentimentale, de Goldsmith et de Sterne. Son réalisme lui a fait puissamment évoquer les objets, le cadre, le paysage urbain, les vues, les bruits et les odeurs de Londres ; broser des tableaux hallucinants de la faune des bas-fonds, de la prison, présence obsessionnelle dans tant de romans, du brouillard de *"La maison d'âpre-vent"*, de l'énorme tas de déchets qui s'impose presque comme protagoniste de *"Notre ami commun"*. Surtout, il créa des personnages d'une grande vitalité, donna de vives descriptions de leurs excentricités et de leurs traits caractéristiques, sut les immortaliser en moins de trois lignes. Et, pour des générations de lecteurs, les noms de M. Pickwick, Uriah Heep, Miss Havisham, Ebenezer Scrooge, sont devenus des noms communs. Il passa des caractères parfois simplistes de la première manière (le bon et le méchant, le comique et le pathétique) aux personnages plus complexes et ambigus des œuvres de la maturité. Julien Green a fait remarquer : « Dans Dickens, tous les personnages étranges ou sombres sont étonnants. Tous les personnages sympathiques sont ennuyeux, fades et incolores. »

Dans une langue hardie et complexe, il écrivit avec une émotion qui, tantôt, se diluait dans le pathos et la sensiblerie, tantôt se hissait au niveau de la tragédie. Quelques critiques se plaignent de sa sentimentalité, du désordre de ses intrigues, de son manque de mesure, de ses fautes de goût, de ses excès mélodramatiques et moralisants qui étouffent parfois son génie humoristique, mais aucun n'a osé lui nier un génie spécial pour révéler la pulsation même de la vie.

Il fut attiré par le fantastique, ainsi qu'en témoigne l'atmosphère souvent onirique et nocturne de certains de ses romans. Cela est plus flagrant encore dans plusieurs de ses nouvelles qui sont ouvertement fantastiques et presque toujours remarquables : *"Le signaleur"*, *"Un procès criminel"*, *"Un cantique de Noël"*, *"Le possédé"*, etc. Chesterton a dit de lui qu'« il combinait de curieuse façon une manière de voir moderne, populaire et même banale, avec une large sympathie pour les oracles étranges, les fantômes et l'antique nuit ».

Il fut aussi le grand spécialiste du conte de Noël : il en composait un par année. Il savait raconter avec des trémolos des histoires pathétiques, un brin surnaturelles, à la gloire des démunis visités par le bonheur la nuit de Noël. Dans ces œuvres, parmi les plus populaires de Dickens et qui marquèrent profondément la sensibilité anglo-saxonne, s'exprima l'optimisme victorien d'un appel à la charité censée remédier à tous les problèmes sociaux.

Ses quinze romans n'absorbèrent qu'une part de son énergie prodigieuse, car il se voulut une sorte d'artiste complet (poète, romancier, chroniqueur, dramaturge), explorant également les genres les plus divers, de l'histoire de fantômes au roman policier, du roman humoristique à la satire des mœurs. Conscience de l'Angleterre, comme Hugo était celle de la France, sa renommée rivalisait avec celle de la reine Victoria dont il s'était d'ailleurs amouraché en secret. Chevillé à l'époque victorienne, il en épousa la moralité un peu simpliste comme les préjugés, l'antisémitisme entre autres. Aussi subit-il la réaction anti-victorienne qui finit souvent par confondre son œuvre avec les expressions typiques de la société qu'elle refusait, sa fortune critique ayant été intermittente, sa redécouverte ultérieure n'ayant jamais été exempte, surtout de la part de la critique académique, de réserves plus ou moins larges. Même si bien des maux qu'il avait signalés ont été maintenant réparés, il se gagne encore beaucoup de lecteurs, car le message de ce redresseur de torts, de ce champion de la justice sociale, n'a rien perdu de sa résonance. Un siècle et demi de lecture et de critique n'ont pas épuisé les richesses artistiques de son œuvre. Il jouit toujours d'une grande popularité et est considéré comme le plus grand narrateur anglais de son siècle et parmi les meilleurs au monde. D'ailleurs, il est traduit dans la plupart des langues.

En 2007, a été ouvert à Chatham, près de Londres, un “Dickens world”, un parc à thème reproduisant le XIXe siècle tel que vu par Charles Dickens : des chasseurs de rats y traquent la vermine dans les ruelles pavées du Londres d’autrefois, hantées par des pickpockets, des ouvriers courageux, des orphelins malheureux et d’autres personnages du romancier. Selon les fondateurs, il fera peut-être grincer des dents les puristes littéraires, mais le bonheur des familles

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)